

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 23

Artikel: L'homme et la femme en face du danger
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

L'HOMME ET LA FEMME

en face du danger.

Nous nous sommes abstenu jusqu'ici d'entretenir nos lecteurs de l'affreuse et navrante catastrophe de l'Opéra-Comique; assez de journaux l'ont fait depuis huit ou dix jours. Nous reproduisons néanmoins le poignant récit d'un des spectateurs des galeries supérieures, tout particulièrement exposés. Ce récit fera mieux comprendre, peut-être, les réflexions dont nous le ferons suivre, dues à la plume d'un correspondant du *Gaulois*, M. de Bressier :

Je suis encore comme hébété; il y a des moments où je crois sortir d'un long cauchemar. Il me semble encore entendre les cris de désespoir des personnes qui se trouvaient près de moi, aux troisièmes galeries et au-dessus. On se bousculait tellement qu'on pouvait à peine marcher; une fumée intense vous prenait à la gorge. Je ne sais pas comment j'ai pu sortir. J'ai marché sur des corps. Il y avait des personnes comme pétrifiées par la peur et qui, au lieu de descendre, montaient. C'était affreux. Des hommes affolés cherchaient leurs femmes; les uns voulaient remonter pour les sauver, mais on les repoussait brutalement.

Dans l'escalier, des grappes de spectateurs passaient par dessus les têtes de ceux qui descendaient. On entendait des cris, des appels: Maman! maman! des prénoms, des noms, des hurlements à rendre fou. Les hommes mettaient les mouchoirs dans la bouche pour ne pas avaler la fumée, et les femmes, dont les cheveux étaient en désordre, dégraissaient leurs corsages, car elles étouffaient. Hommes, femmes, enfants, vieillards roulaient littéralement comme un torrent humain, en poussant sous leurs pieds, manteaux, pardessus, cannes, parapluies, chapeaux, dont les marches étaient jonchées et qui contribuaient à augmenter le nombre des chutes. Chutes extrêmement dangereuses, car ceux qui tombaient étaient piétinés sans résistance possible.

Les cris déchirants augmentaient à mesure que nous descendions, mais il devinrent particulièrement douloureux et navrants quand la fumée, envahissant les couloirs, nous saisit à la gorge, en même temps qu'elle nous suffoquait par son odeur de peinture brûlée. Piétinant au hasard au milieu de tas informes, on avait peine à distinguer si l'on avait devant soi des personnes ou simplement des objets abandonnés. Au moment où nous arrivions dans les couloirs des fauteuils de balcon, la chaleur était torride. On se serait cru dans le conduit d'un immense calorifère.

Nous arrivâmes des derniers vers les portes de sortie que nous croyions trouver nombreuses et grandes ouvertes. Attente cruellement trompée. Un garde de Paris demandait à un contrôleur la clef des portes vitrées qui

donnent sur les marches de la place Boieldieu. Impossible de savoir où elle était. Ces portes sont restées fermées jusqu'à la fin et il fallait sortir par un étroit couloir où l'on avait peine à passer deux de front.

Il faut, pour se rendre compte de cette sortie, se figurer les efforts faits du dehors pour enfonce ces portes vitrées dont le verre tombait par morceaux sur les têtes, sous les coups de pied acharnés des jeunes gens remplis de bonne volonté et des agents qui semblaient vouloir crever le monstre pour lui faire rendre ses victimes.

Voici maintenant les réflexions de M. de Bressier:

« Un fait m'a frappé dans le sinistre épouvantable de l'Opéra-Comique, c'est que, dans ces désastres publics, la lâcheté de l'homme éclate d'une manière évidente. Comptez les victimes de l'horrible incendie de mercredi dernier: les femmes sont en grande majorité. Et qu'on n'aille pas en chercher la cause dans la faiblesse de leur complexion, ni l'embarras de leur toilette. Non, c'est l'homme égoïste et brutal qui cherche avant tout à se frayer une issue. A cette heure de péril, le vernis de l'éducation craque violemment, et il ne reste plus qu'une brute décidée à tout pour sauver sa vie.

C'est d'autant plus incompréhensible qu'on a vu se produire d'admirables dévouements parmi les sapeurs-pompiers.

Alors d'où vient que l'homme, spontanément surpris par le danger, est souvent lâche? Est-ce parce que la réflexion n'a pas le temps de faire son œuvre, ou bien encore parce que le courage est rare?...

J'ai entendu raconter par un de nos diplomates les plus éminents qu'il avait assisté jadis à un spectacle épouvantable. C'était dans la rivière de la Plata, qui a quarante lieues de large. Le bâtiment sombre. Aussitôt tous les passagers se précipitent sur les ceintures de sauvetage; les hommes écartent violemment les femmes qui veulent s'en emparer; et, comme quelques-unes d'entre elles, plus heureuses que leurs compagnes, avaient pu se laisser glisser dans la rivière munies des légers appareils, des passagers se jetèrent à l'eau et les poignardèrent sans pitié.

Dernièrement encore, quand la *Champagne* a failli couler bas en vue d'Arromanches, lorsque les émigrants affolés coururent aux canots, les femmes furent violemment écartées par les hommes.

Je ne veux pas inférer de là que la femme soit

plus brave que nous : seulement j'affirme qu'en un moment de panique générale nous ne sommes pas plus braves qu'elle.

Que de preuves pour me donner raison ! A l'hôpital, le rôle du médecin est superbe ; il brave l'épidémie au milieu des miasmes corrupteurs ; mais enfin il fait ses visites, il examine ses malades et s'en va. Il ne vit pas au milieu de la contagion comme la sœur de charité ; il n'est pas là à toutes les minutes respirant la mort invisible. Demandez aux blessés de 1870, le souvenir qu'ils ont gardé des infirmières.

Les plus atroces blessures qui auraient fait pâlir un capitaine de cuirassiers, ne lassaient ni leur courage ni leur dévouement. Depuis la mondaine, habituée des petits lundis de l'impératrice, jusqu'à la bourgeoise façonnée au luxe, toutes se montraient héroïques.

C'est peut-être sa nervosité excessive qui donne à la femme la supériorité dont je parle. Il y a chez elle une exagération de sentiments qui se traduit presque toujours par une violence de sensations. Un lieutenant de l'armée de Versailles, lors de l'entrée des troupes dans Paris, me racontait que leurs plus acharnés ennemis étaient moins les fédérés qui se battaient, que les créatures enragées dont ils étaient accompagnés. A toute époque un peu troublée, c'est la femme qui pousse l'homme en avant. A la fin du siège, au moment où nous étions tous découragés, on n'aurait pas trouvé dix Parisiennes qui consentissent à capituler.

Le sexe fort — c'est nous-mêmes qui l'appelons ainsi ! — a des qualités précieuses qu'il est inutile d'énumérer. Mais lorsqu'éclate une catastrophe soudaine, l'homme pense d'abord à sauver sa peau. Après tout, j'ai peut-être tort de dire qu'il est plus lâche. C'est peut-être tout simplement le sentiment de sa supériorité qui le fait agir ! Et, comme il croit naïvement valoir beaucoup mieux que la femme, il s'empresse de conserver à l'humanité son plus précieux ornement. »

COSTUMES D'AUTREFOIS

Caprices de la mode.

Aux deux derniers siècles, et particulièrement au dix-septième, les gens de loi, les médecins, étaient vêtus de couleurs sombres, comme les clercs, et, sauf dans les grandes villes, les marchands étaient costumés d'une manière moins voyante que les titulaires d'offices ou les bourgeois vivant noblement. Il y avait cependant dans les costumes des caractères communs à toute la bourgeoisie, établissant une ligne de démarcation très accusée entre elle et les autres classes.

La garde-robe des petits bourgeois se composait d'ordinaire de deux habits, l'un d'hiver, l'autre d'été, avec un costume noir pour les temps de deuil. Lorsqu'ils étaient râpés, on les faisait retourner. Lorsqu'ils ne pouvaient plus être portés ni à l'envers, ni à l'endroit, on en faisait des vêtements pour les enfants.

On quittait à jour fixe les vêtements d'été ou

d'hiver. A la Toussaint les premiers, à Pâques ou au quinze mai les seconds. Les hivers — paraît-il — étaient moins durs et moins longs que celui qui a tant de peine à nous quitter cette année.

Un habit noir durait plusieurs années ; ce qui en rehaussait l'apparence, c'était l'épée, portée même par les petits bourgeois. L'épée n'indiquait pas seulement la prétention de se distinguer des manants, elle était surtout une parure. L'habitude était d'en posséder deux, l'une garnie d'argent et de cuivre ciselé, l'autre à poignée et à garde noire pour le deuil. Un luxe que se permettait le bourgeois et grâce auquel il se distinguait de l'artisan, c'était la perruque et la poudre. Aussi, dès le matin, voyait-on dans les rues les garçons perruquiers, le sac à poudre d'une main et le peigne de l'autre, se rendre au pas de course chez leurs pratiques. La coiffure des femmes fut à de certaines époques plus raisonnable et plus naturelle que celle des hommes. — Que les temps sont changés ! — Du temps de M^{me} de Sévigné et de M^{me} de Pompadour, la tête n'était pas déformée par des étages de cheveux souvent faux. Surtout dans la bourgeoisie, la coiffure de la femme était peu apparente. Les cheveux se dissimulaient même en partie sous la coiffe, le bonnet, la cornette, ou le capuchon de la mante.

Le brun et le gris étaient presque les seules couleurs usitées pour les costumes des bourgeois. Les femmes de 45 ans renonçaient généralement aux couleurs vives. — A notre époque, elles attendent un peu plus longtemps ; c'est même à cet âge qu'elles en portent le plus, — « que c'est comme un bouquet de fleurs ! »

Aujourd'hui, les modes masculines et féminines se modifient avec une facilité incroyable. Du reste, la politique et la mode se ressemblent en cela qu'un gouvernement fait, d'ordinaire, tout le contraire de celui qui l'a précédé, comme un tailleur fait, d'année en année, le contraire de l'année précédente.

Pourquoi porte-t-on les vêtements larges, à présent ? Parce qu'on les portait étroits. Il n'y a pas d'autre raison. Pourquoi les reporteront-ils étroits ? Parce qu'on les porte larges. Il en sera toujours ainsi tant qu'il y aura des tailleurs et des gouvernements.

Les chaînes de montre vont revenir à l'ordre du jour. Il était de mauvais goût, l'année dernière, — à Paris, du moins, — de les montrer sur le gilet. Il sera de mauvais goût de ne pas les rendre apparentes dans quelques mois. Quand on les laissait paraître, dernièrement, on passait pour un simple bijoutier : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » Quand on ne les laissera point voir, on aura l'air d'un pauvre. Et ainsi de suite pendant des années. Action et réaction, c'est la règle.

Cllia dè la pompa à fû.

Y'a on part d'ans, quand l'a bourià pè Lozena, que 'na quienjanna dè tséaux à monsu Perrin lo conseiller, ont étâ frecassi, y'avâi l'abâyi dein on veladzo dè per d'amont, iô lâi fasâi rudo bio, vu que l'aviont 'na pice dè canon ; kâ n'ia rein po eimbelli 'na fêta coumeint lè débordenâïs dè l'arma à